

marches et contre-marches, les haltes de tout instant, étaient un indice inquiétant de l'indécision de nos chefs.

En deux jours les envahisseurs avaient avancé de vingt milles dans l'intérieur du pays, et cependant aucun mouvement sérieux n'avait été dessiné pour les arrêter.

L'ignorance où tout le monde, depuis le colonel jusqu'au soldat, nous laissait des mouvements de l'ennemi, nous remplissait d'inquiétude. Nous nous représentions l'Allemand poursuivant avec fermeté son plan d'attaque bien combiné, et nous comparions son assurance avec notre propre irrésolution. Le silence au milieu duquel s'accomplissaient les mouvements de l'ennemi nous inspirait une terreur mystérieuse. La journée s'avavançait, nous souffrions de la faim, car nous n'avions rien mangé depuis le matin.

Les vivres n'arrivaient pas, et l'intendance ne donnait pas signe de vie. Il paraît qu'au moment où nous étions à la station de Waterloo, tout un convoi de vivres nous attendait; notre colonel avait bien demandé qu'un des wagons d'intendance fût attaché à notre train, afin d'avoir des provisions à portée; mais l'officier commandant le convoi, et qu'on appelait M. le sous intendant (l'intendance était une création nouvelle, qui, à la longue, nous fit autant de mal que l'ennemi), déclara avoir reçu l'ordre de conserver sous sa main tous les approvisionnements et ne pouvoir en délivrer sans l'autorisation de l'intendant en chef. Il fallut donc s'en passer. Ceux qui avaient du tabac fumaient, et vraiment, en pareille circonstance, rien ne remonte le moral comme une bonne pipe.

J'ai su plus tard que les régiments de milice avaient des provisions pour deux jours dans leurs sacs. Quand à nous autres volontaires, nous n'avions ni sacs ni vivres.

Pendant tout ce temps-là, comme nous étions couchés sur l'herbe les fusils en faisceaux, le général divisionnaire, accompagné des brigadiers et de l'état-major, parcourait au galop toute la plaine, interrogeant avec sa longue-vue la vallée du sud. Les officiers d'ordonnance et les officiers d'état-major se succédaient rapidement, et vers trois heures on vit déboucher par la route de Horsham un détachement de lanciers et un régiment de garde nationale à cheval qui revenaient de pousser une reconnaissance. Ils vinrent se former en colonne, le front tourné vers le sud, à une petite distance en avant de nous. Je ne saurais dire s'ils découvraient quelque chose à l'horizon, car nous étions derrière la crête de la colline, et nous ne pouvions voir la vallée; mais, quelques instants après, on battit le rappel, le général rassembla les chefs de corps et leur donna des instructions, puis la colonne reprit la direction de Londres, la milice, cette fois, formant l'arrière-garde.